

## Danser avec la vie

Pasteur Jean-Nicolas Fell

### 7<sup>e</sup> séance : Pâques /Se laisser surprendre par l'inespéré

Mesdames, Messieurs,

nous voici à la septième et dernière séance du parcours « Danser avec la vie ». Aujourd'hui, nous allons parler de Pâques.

#### Pâques : le huitième jour

Lors de la dernière séance, nous avons déjà évoqué cette fête. Le temps du Carême est en effet une préparation au baptême qui avait traditionnellement lieu à Pâques.

Le baptême, c'est être plongé dans la mort et dans la résurrection du Christ. Avec les deux moments qui sont étroitement unis : la résurrection, non pas comme l'abolition de la croix, mais comme sa confirmation ; ou encore la croix comme chemin vers la résurrection.

Une autre perspective est cependant possible. Non plus en partant du sacrement du baptême. Mais en s'appuyant sur ce Pâques en miniature qu'est chaque dimanche.

En effet, le jour du Seigneur, n'est pas le septième jour dont parle le Décalogue, le sabbat, le couronnement de la semaine. Le dimanche est le jour de la résurrection. Un jour « en plus ». Un jour qui nous fait sortir du cycle de la semaine et qui nous fait entrer dans un temps nouveau. Un huitième jour qui marque un

nouveau commencement. Un jour au-delà de la semaine de sept jours. Le début de quelque chose de nouveau : un autre monde.

#### L'inespéré : pour aller au-delà de la fin, vivre vraiment la fin

Le sous-titre de la séance de ce jour est : « Se laisser surprendre par l'inespéré ». C'est une dimension qui est essentielle et que l'on a un peu oubliée dans l'Église. La résurrection est parfois perçue comme la caractéristique phare du christianisme. Ce qui nous distingue des autres religions et aussi d'une morale athée. On en a fait une bannière : quelque chose que l'on met en avant pour affirmer son identité. Le christianisme, c'est la résurrection. Tout autre chose que la réincarnation des hindouistes et des bouddhistes.

Mais ce discours n'est pas sans conséquence. La résurrection semble ainsi une évidence. Être chrétien, c'est, non seulement croire à la résurrection, mais surtout ne pas en douter. La mort a été vaincue. Pas besoin de s'y attarder. Les premiers réformés ne voyaient ainsi pas de raison de faire de services funèbres. L'autoroute pour le ciel est grande ouverte. Ça ne se discute pas. La résurrection comme quelque chose d'automatique.

En réalité, la résurrection, c'est tout le contraire de cela. Il n'y a pas un simple mécanisme à l'œuvre comme dans le cycle des vies, la réincarnation de l'hindouisme et du bouddhisme. La résurrection est au contraire quelque chose en excès, quelque chose qui se rajoute de façon inattendue à l'existence telle que nous la connaissons. Quelque chose qui déborde les schémas, qui n'entre pas dans les cases, qui fait exploser nos catégories.

### **Le tombeau, non pas juste vide, mais vidé**

Depuis un certain nombre d'années, à Pâques, j'ai pris l'habitude de lire l'Évangile, en commençant, non pas comme le propose le lectionnaire avec les femmes qui partent le matin au tombeau pour embaumer le corps de Jésus, mais en reprenant ce qui se trouve juste avant, c'est-à-dire le dépôt du corps mort de Jésus dans le tombeau avec ensuite la fermeture de ce tombeau.

À Pâques, on parle beaucoup du tombeau vide. Mais pour que le tombeau vide soit un signe marquant, il faut que l'on ait vu ce tombeau fermé avec quelque chose dedans. Le lieu de la mort avec son caractère définitif. Ce n'est qu'ainsi que l'on prend la mesure de ce qu'est la résurrection.

Pâques n'est pas de l'ordre du happy-end : une péripétie finale qui vient rétablir un équilibre qui avait été un temps ébranlé. C'est tout autre chose qui se joue. À Vendredi Saint, la vie de Jésus a bien pris fin. On peut même le dire brutalement : à Vendredi Saint, la vie de Jésus a été anéantie, détruite. C'est ainsi que se termine le récit : Jésus est mort et enterré. Il y a un point final qui est mis. Le héros est mort. Il faut tourner la page.

Dans le monde normal, quand on est mort, on est mort. La résurrection n'est pas une éventualité. C'est une impossibilité. Que quelqu'un reprenne vie, cela n'entre pas en ligne de compte. Il peut y avoir eu un examen bâclé et l'on a pu mettre dans un cercueil un corps encore habité par une étincelle de vie. Mais si la personne est vraiment morte, il n'y a qu'une seule évolution

possible : son corps va peu à peu se décomposer, ne laissant derrière lui qu'un squelette.

Pâques n'est pas la fête du printemps : la vie qui reprend après un temps de latence, de sommeil. Oubliez les lapins et les œufs, ces symboles d'une fécondité et d'une générosité, d'une vie qui se multiplie et que l'on ne peut pas arrêter. C'est à un autre niveau que se jouent les Pâques chrétiennes.

La vie que l'on y célèbre n'a rien à voir avec cette évidence que l'on constate autour de soi en cette saison. Elle surgit là où on ne l'attendait plus, là où elle avait complètement disparu. Elle est là qui sort du néant, ce néant qui l'avait engloutie et digérée.

Pour parler plus simplement, Pâques, ce n'est pas : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Non, Pâques, c'est : même si la mort a triomphé, même si elle a tout recouvert, tout avalé, et que rien d'autre ne subsiste, il peut encore y avoir de l'inespéré. Pâques comme l'ébranlement de notre certitude que là où il y a la mort, il n'y a plus d'espérance.

### **Au-delà du calcul, l'espérance**

Cette dimension est très importante. Car, souvent, on réduit l'espoir à une affaire de statistique, de probabilité. Il y a x pourcents de chance que cela se passe comme ça. Et donc il est plus ou moins raisonnable de nourrir un espoir à ce sujet.

L'espérance à laquelle nous convie Pâques est d'un tout autre ordre. Il y a zéro pourcent de chance que quelqu'un de mort et enterré reprenne vie. Et pourtant, cela a eu lieu.

Et l'on peut aller plus loin. Il y a zéro pourcent de chance qu'une vie invincible surgisse de la mort et du néant sans ne plus devoir y retourner. Et c'est pourtant ce qui s'est passé avec Jésus de Nazareth.

### **L'écologie comme affaire de statistiques**

Une grande partie des discours écologiques se base justement sur des statistiques. On présente des prévisions. Il y a des courbes avec différents scénarios. Quelque chose de très logique. Avec un petit espoir. Mais relativement peu. Quelque chose de très rationnel, avec bien sûr une marge d'erreur, mais elle aussi calculée. Tout est fondé. On s'appuie sur des données précises. Avec des modèles scientifiques parfaitement pensés.

Bien sûr, parfois on exagère un peu pour faire peur aux gens. Comme ça, ils ne voient qu'une toute petite fenêtre possible et ils vont s'efforcer d'y passer. Et bien sûr, comme on n'atteint jamais les buts qui étaient absolument nécessaires pour éviter la catastrophe, comme on n'arrive même pas à ralentir le rythme de croissance des émissions de CO<sub>2</sub>, là où l'on prétend qu'il faudrait les réduire drastiquement, on refait de nouveaux calculs qui permettent d'avoir quand même un petit pourcentage de chances de s'en tirer.

### **Renoncer à l'espoir pour permettre l'espérance**

Pâques nous propose un tout autre chemin. Non pas chercher à tout prix à éviter le drame. Mais être prêt à y plonger. Et découvrir ainsi que, quand tout est perdu, cela n'est pas forcément la fin.

Cela semble bien sûr très théorique. Une jolie idée romantique éloignée de ce que nous vivons. Mais il n'est pas inutile de le rappeler, c'est quelque chose qui a été vécu et qui continue d'être vécu aujourd'hui. Depuis les premiers temps du christianisme et jusqu'à aujourd'hui, de très nombreux croyants se sont exposés aux persécutions et à la mort en martyrs. Tout simplement parce qu'ils voyaient quelque chose au-delà de la mort du corps. Une vie que rien ne peut atteindre, que rien ne peut étouffer.

La vie que l'on célèbre à Pâques, ce n'est pas juste le contraire de la mort. C'est ce qui surgit de la mort même. Pâque n'a rien d'un déni de la mort, une consolation bon marché. On ne comprend la force de cette fête que si l'on accepte de regarder la mort en face. Que si l'on accepte d'y être plongé.

La liturgie de la lumière l'illustre de façon magistrale. On ne s'en rend pas vraiment compte, car ce moment a été quelque peu simplifié ces dernières décennies. Maintenant on allume souvent le feu pascal le soir précédant Pâques. Alors que, traditionnellement, c'est au cœur de la nuit que cela a lieu. Et cette liturgie commence dans l'obscurité la plus complète sans aucune lampe ou bougie allumée. Avec aussi bien sûr un silence absolu. En d'autres mots, la mort.

C'est dans cette obscurité que va être allumé le feu auquel on allumera ensuite le cierge pascal. Duquel partira cette lumière que chacun recevra et dont il deviendra porteur. Pâques, ce n'est pas juste la lumière. C'est la lumière qui jaillit du plus profond des ténèbres.

### **Savoir embrasser la mort**

C'est une dimension de Pâques qui s'est hélas un peu perdue. Nous aimons le positif, les happy ends, et aussi ce qui est dynamique. La croix, ce n'est peut-être pas positif, mais au moins c'est dramatique, c'est dynamique : il se passe quelque chose. Et Pâques aussi, c'est dynamique : il y a du nouveau.

Par contre, le temps où le corps mort de Jésus repose dans le tombeau, on l'escamote. C'est pesant. C'est déprimant. Il ne se passe rien. Tout est arrêté. On est face à un mur. Face à la fin. Rien ne bouge. Rien ne peut plus bouger.

Pourtant ce n'est que dans la confrontation à ce mur que l'on peut comprendre toute la signification de Pâques, toute la force de cette fête. On est au-delà de la simple résilience de la vie que rien ne peut abattre. Il y a quelque chose de nouveau qui commence que rien ne laissait présager. Le huitième jour au-delà de notre horizon.

Du temps du communisme, un prêtre tchèque avait été arrêté pour son activisme religieux. On l'avait condamné à la perpétuité, après l'avoir menacé de la peine de mort. Et il n'avait finalement fait « que » quinze ans de prison. Une dizaine d'années après sa libération, il a écrit un texte percutant qui s'intitulait : « Le modus moriendi de l'Église », « La manière dont l'Église doit mourir ».

Il y rappelait que des Églises locales, autrefois très vivantes, s'étaient éteintes, notamment en Asie mineure. Et donc, l'Église tchèque, elle aussi, devait être prête à mourir, accepter de mourir.

Ce qu'il y a d'intéressant, c'est qu'à la fin de son texte, ce prêtre disait qu'après avoir accepté de mourir, l'Église devait tout faire pour ne pas mourir. Il ne s'agit donc pas de se résigner à la mort. Il s'agit juste de ne pas avoir peur de la regarder en face. Ne pas la fuir. Mais l'affronter. On pourrait même dire l'embrasser.

### **La peur comme levier : une mauvaise idée**

Une bonne part de l'essor du mouvement écologique est porté par la peur. On se rappelle l'interpellation de Greta Thunberg : « Je veux que vous paniquiez ». Et évidemment, bien des appels sont appuyés par des exclamations du style : « Nous allons à la catastrophe », « Il est moins cinq », et ainsi de suite.

Cela permet bien sûr de mobiliser des forces. Quand on est acculé, on puise dans des réserves que l'on ne soupçonnait pas et l'on est à même de faire ce que l'on se croyait tout à fait incapable de faire.

Mais comme l'avait compris le prêtre tchèque, ce levier est à double tranchant. La peur, cela peut aussi paralyser, crispier, tétaniser. On peut devenir toujours plus frileux, plus prudent. Jusqu'à ne plus bouger une oreille.

S'interdire de vivre pour éviter de mourir. Le défaitisme et la lâcheté comme unique contenu de l'existence. Une mort de l'âme et de l'esprit, juste pour éviter la mort du corps.

Pour être libre et audacieux, il faut ne pas avoir peur de la mort, de la catastrophe, mais oser s'y confronter. Si la catastrophe est

une hantise et une limite que l'on se fixe et que l'on cherche à tout prix à éviter, dès que l'on aura l'impression qu'elle approche ou qu'elle est là, on va baisser les bras. Tout sera perdu.

Alors que, si l'on admet la possibilité que la catastrophe advienne, ou même soit inévitable, ensuite sauver un petit rien, même juste cinq minutes supplémentaires, c'est une victoire qui n'est pas sans valeur.

### **Tout n'est pas entre nos mains, et c'est tant mieux !**

Il est important de ne pas surestimer l'importance de nos actes. À la fois pour ne pas trop se mettre la pression. Et aussi pour ne pas avoir d'attentes démesurées. Ce que nous faisons n'est qu'un témoignage. Si une vie nouvelle doit en sortir, ce sera avant tout l'affaire de Dieu qui vient soutenir ou non cette œuvre de son Esprit. Un peu comme pour les sacrements dont la valeur ne dépend pas de ce que nous avons préparé, mais justement de ce qui n'est pas entre nos mains.

Pâques, c'est la dimension de l'inespéré. Quelque chose de bon peut sortir là où on ne l'attend pas, là où on ne l'attend plus. Et donc, il faut savoir mettre ses diagnostics entre parenthèses. Ne pas se bloquer dessus. Ne pas avoir peur d'être joueur avec ce que d'autres prennent terriblement au sérieux. Le prêtre dont je vous ai parlé « secouait » parfois ses collègues en leur disant : « De toutes façons, nous avons déjà offert nos vies pour le Christ. Alors si on nous tue, ce n'est pas grave ! » Pour faire le parallèle : « Ce monde est foutu, alors faisons en sorte qu'il soit joli quand le désastre arrivera. »

Dans le même esprit, C.S. Lewis disait : « Si nous devons être détruits par une bombe atomique, au moins qu'elle nous trouve en train de faire des choses humaines et raisonnables : prier, travailler, enseigner, lire, écouter de la musique, donner le bain aux enfants, jouer au tennis, discuter avec des amis autour d'un verre et jouer aux fléchettes, mais pas se serrer comme des moutons effrayés en réfléchissant aux bombes ». Cela vaut bien sûr pour tous les désastres que l'on nous annonce.

### **Un regard lucide**

L'engouement pour l'écologie est assez déroutant. D'un côté, des discours catastrophistes qui nous laissent très démunis : la situation est si grave que rien ne semble à même ne serait-ce que d'infléchir le cours des choses ou de ralentir notre course à la catastrophe. Et de l'autre côté, des petites mesures de bon sens qui donnent bonne conscience et qui font que l'on ne va surtout pas remettre en question le modèle qui nous envoie dans le mur.

On parle beaucoup du recyclage de nos déchets. Sans se rendre compte que ce n'est pas si écologique que ça. Déjà parce que l'on ne peut pas tout recycler. Et surtout parce que le processus demande beaucoup d'énergie. Et l'énergie n'est jamais verte, quoi que l'on dise. Il faudrait donc plutôt réduire le volume de nos déchets. Mais cela exigerait un autre mode de vie, moins centré sur la consommation.

De même, si les produits bio font des milliers de kilomètres en camion pour venir jusqu'à nous, en fin de compte, le gain n'est pas évident. Bref, une grande frayeur que l'on exerce avec des mesures gadgets et au bout du compte rien ne change vraiment.

Pâques, c'est aller au bout du désastre, sciemment. Et ne pas se donner bonne conscience à bon marché. Manger des pommes bio, c'est très bien. Mais ce n'est pas ça qui va renverser l'évolution du climat. Il est important de le dire. Même si toute l'Europe avait des bâtiments parfaitement isolés comme le réclament ces personnes qui se collent sur les autoroutes, au niveau mondial cela n'aurait presque pas d'influence sur les émissions de CO2. Et il va de soi que tant la production de matériau d'isolation que son installation sur les bâtiments demandent beaucoup d'énergie et produisent donc du CO2.

### **Poser des signes sans chercher plus loin**

Nous rêvons souvent d'une transition en douceur. Le même monde, le même style de vie, qui devrait même s'étendre aux habitants d'Afrique, d'Inde, d'Amérique latine. Mais sans plus la moindre pollution et avec une nature préservée. Il suffit de mettre un couvercle quand on cuit de l'eau et d'acheter des produits avec un logo vert...

Il faut le dire : c'est un rêve. Les petits gestes que l'on fait sont des signes. Mais ils n'ont qu'une portée très limitée. La pollution vient avant tout, non pas des personnes privées, mais de l'industrie et des transports. Alors, quand la majeure partie des produits manufacturés que l'on trouve dans nos magasins arrive de Chine ou de pays aussi lointains, quand même les fruits et légumes font des milliers de kilomètres pour arriver sur notre table, nous n'avons que peu de prise sur le problème. Surtout que la production locale ne couvre qu'une toute petite partie des

besoins. Et qu'il s'agit donc plus d'un luxe qui permet de se donner bonne conscience que d'une vraie solution.

### **« Celui qui voudra sauver sa vie la perdra »**

La montée à Pâques, c'est d'abord une montée à la croix. Le Christ ne recule pas comme certains de ses disciples l'y invitaient. Il ne fuit pas. Il assume. Il va au-devant de son destin. Au niveau de l'écologie, nous sommes dans une impasse. Et il faut le reconnaître, plutôt que de se donner bonne conscience avec toutes sortes de petites mesures. Il est bien sûr bon de faire pour soi-même le maximum pour ne pas peser sur la planète. Mais en sachant raison garder. C'est-à-dire sans se poser en Sauveur. Et sans prendre de haut ceux qui ne font pas les mêmes efforts.

En avançant dans ce parcours, une conviction est devenue toujours plus forte en moi : la solution à la crise écologique ne peut pas venir de nos efforts. On se rappelle la phrase attribuée à Einstein : « Aucun problème ne peut être résolu sans changer le niveau de conscience qui l'a engendré. » Et pour changer de niveau de conscience, il ne suffit pas de se soulever en se tirant soi-même par les cheveux comme prétendait l'avoir fait le baron de Münchhausen. Cela ne marche pas ainsi. Il faut quelqu'un d'autre qui nous soulève.

Notre société est un peu comme le hamster dans sa roue, qui court toujours plus vite, et qui n'en continue pas moins à faire du surplace. On veut un monde plus écologique. Mais sans changer

de modèle. Et l'on s'étonne que la prétendue transition écologique n'aboutisse jamais. Alors que justement le but est que ce soit un processus sans fin qui permette à l'industrie de proposer toujours de nouveaux produits. Bien sûr toujours plus écologiques. Toujours moins gourmands en consommation. Pour autant que l'on ne prenne pas en compte l'énergie investie pour les produire, les transporter, les recycler.

### **Vivre non pas pour soi, mais pour Dieu**

Pâques, ce n'est pas une transition. Un virage que l'on négocie pour contourner un écueil. Pâques, c'est l'inespéré qui surgit là où l'espoir était mort et enterré.

Commencer par prendre la vraie mesure du désastre. Admettre aussi notre impuissance. Et s'efforcer malgré de tout de faire au mieux. Non pas parce qu'ainsi on sauvera sa peau. Mais tout simplement parce que c'est juste.

L'écologie comme un geste, non pas pour soi-même, mais par égard pour le monde, pour la vie. Pour Celui qui a tout créé. Sortir du calcul. Et retrouver ce qui est de l'ordre de la piété. Le réel comme lieu de rencontre avec Dieu. Nos gestes justes comme une communion dans l'Esprit.

Peut-être, avant chaque geste, un temps d'arrêt, de silence, suivi d'une épiclese, d'une prière, d'un appel, d'une ouverture à l'Esprit. Un peu dans l'esprit de la Règle de Saint Benoît où il est dit : « D'abord, en toute œuvre bonne que tu entreprends, commence par lui demander dans une prière très instante qu'il la

mène à bien » (Prologue 4). On se rappelle aussi le Psaume 127 : « Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain. »

Pâques n'est pas la solution à la croix. C'est le signe que la croix, ce don que le Christ fait de lui-même pour nous, a une portée que l'on ne soupçonnait pas.

Renoncer à son confort - alors même que cela ne va pas sauver la planète -, c'est peut-être cela qui peut la sauver, mais à un autre niveau. Non pas sauver sa peau. Mais sauver son âme.

C'est de cela qu'il est question à Pâques. Croire que nous ne vivons pas pour nous-mêmes, mais pour Quelqu'un d'autre. Croire que Dieu est là, non pas pour nous tirer des problèmes dans lesquels nous nous sommes fourrés. Mais pour que nous Lui offrions nos vies, ici et maintenant.

Le prêtre tchèque dont je vous parlais écrivait ailleurs ceci : « Du point de vue terrestre, cette époque est mauvaise, mais du point de vue de Dieu, il n'y a pas d'époque mauvaise. En fin de compte, chaque époque nous est donnée par Dieu comme une occasion de le servir et de grandir en Lui. »

Et son texte commençait par ces mots : « Redressez vos têtes, frères et sœurs. Cette époque n'est pas particulièrement agréable pour les chrétiens. Mais pour les chrétiens du juste format, c'est un temps qui est grand et merveilleux. »

Peut-être cet esprit pourrait-il nous aider à aborder la crise écologique d'une façon juste : avec ce courage qui seul permet à l'inespéré de Pâques de surgir du désastre.

### Bilan final du parcours

Nous voici au terme de ce parcours qui, je l'avoue, a été assez déroutant pour moi. La rédaction de ces conférences m'a souvent entraîné dans une direction autre que je l'avais imaginé. Certains thèmes se sont imposés, sans que je les voie venir. Alors que d'autres qui me semblaient importants se sont effacés sans laisser de traces.

Un aspect qui me semble crucial dans toute cette réflexion, c'est l'homogénéisation à l'œuvre dans ce monde. Un processus qui fait qu'il n'y a plus d'ailleurs. Margaret Thatcher répétait comme un mantra qu' « il n'y a pas d'alternative ». Il n'y a qu'une seule manière de vivre.

Ainsi, pour prendre ce qui a servi de fil rouge à ces conférences, nous n'avons plus vraiment de distinction entre temps ordinaire et temps de fête. La dernière particularité forte qui reste, c'est le dimanche. Mais juste parce que les magasins sont fermés et que l'on ne travaille pas. Autrement, on ne sait pas toujours trop quoi faire de ce jour, quel contenu lui donner.

On pourrait encore mentionner les vacances d'été où la pression est moins forte et où les catastrophes semblent moins terribles, tout simplement parce que les journalistes sont moins nombreux pour les relayer.

Dans les deux cas il s'agit juste d'un ralentissement de l'activité, sans que rien de bien différent soit proposé en contrepartie. Le temps de fête marquant une coupure bien nette n'existe plus. Il

n'y a plus d'alternative au monde du travail et de la consommation qui est devenu notre seul horizon. Et c'est une vraie question pour l'écologie : difficile d'imaginer une autre vie quand on est totalement englué dans le même modèle.

Peut-être le rôle des Églises pourrait-il être de retrouver des temps vraiment à part, vécus sur un autre rythme et avec un autre contenu. Sans chercher tout de suite des passerelles, des accommodements pour ceux qui ne sont pas prêts à faire le pas. Je me rappelle de courses des aînés où l'essentiel était d'être de retour pour « Top Models ». Si l'on n'ose pas demander le moindre sacrifice, la moindre sortie hors de sa zone de confort, quelle valeur accorde-t-on à ce que l'on propose ?

Et c'est aussi à d'autres niveaux que l'homogénéisation se fait. Ainsi, l'humanité semble devenue le seul acteur dans l'univers. Tout est entre nos mains, le désastre comme le salut. Aucune intervention extérieure n'est envisagée. Et bien sûr, nous avons une vision parfaitement claire de tout ce qui se joue sur la planète et même au-delà. Comme si nous étions les seuls vraiment vivants. Comme si la nature ne pouvait pas nous surprendre. Comme si d'autres générations n'avaient pas aussi dû affronter des situations difficiles. Comme s'il n'y avait pas quelque part une source d'où jaillit, non pas juste une force, mais aussi des impulsions dépassant ce que l'on peut imaginer.

La dimension de foi qui est au cœur des fêtes que nous avons parcourues nous invite à une ouverture sur ce qui nous échappe, ce qui n'est pas entre nos mains. Si nous avons à manger, c'est



parce qu'une Bonté fondamentale prend soin de nous. Et cette Bonté est aussi à même de transformer des impasses en passage.

Nous ne sommes pas seuls avec nos difficultés. Quelqu'un qui voit plus loin, plus grand, est là qui vient nous aider. Par des inspirations. Par des surprises. La vie, ce n'est pas suivre les rails que nous nous sommes donnés. C'est danser avec un cavalier qui nous entraîne et qui peut aussi transformer nos impulsions, en leur donnant une autre portée : atténuant certains mouvements trop brusques, et en en prolongeant d'autres qui n'avaient été qu'esquissés.

En ne prenant pas en compte cette souveraineté de Dieu qui fait de chaque jour une surprise, l'écologie en Église risque de devenir un puritanisme de plus. Avec un tri sévère entre les bons comportements et les mauvais. Le Christ a pourtant dit aux autorités religieuses de son temps que les prostituées et les collecteurs d'impôts les précédaient dans le Royaume de Dieu. En d'autres mots : la réalité peut être différente de ce que nous pensons. Attention donc à ne pas s'ériger en juge de son frère et aussi de soi-même.

La foi, ce n'est pas une prestation en solo. Cela se vit à deux avec Dieu. Croire que l'on va réparer les dégâts de l'activisme par un activisme dans le sens contraire est quelque peu douteux. Il faut sortir de cet univers mental où tout est entre nos mains. Pour redécouvrir la vie comme une rencontre, faite de découvertes et d'écoute. Un échange. Une danse.

Je vous remercie de votre attention !